

Samedi 18 juin 1994, six heures vingt-cinq.

L'ouverture de la grotte étant orientée vers l'Ouest, l'emplacement du bivouac restait dans la pénombre. Elisabeth et Catherine étaient déjà réveillées mais savouraient la chaleur du duvet qui contrastait avec l'air vif leur arrivant sur le visage. Paul ronflait de manière sonore et irrégulière. Jacques était déjà levé. Assis à quelques mètres au-dessus, les pieds dans le vide, il observait avec les jumelles la progression du jour sur les monts de l'Ardèche. Le ciel était clair, sans un seul nuage.

C'est alors que la première secousse se produisit. Rémy fut projeté hors de son hamac, et atterrit sur le sol un mètre plus bas. Pascale, qui s'était installée sur une petite plate-forme surélevée, roula vers le bas et tomba sur Paul. Jacques, qui avait failli être précipité en bas et s'était retenu in extremis à la corde mise en place la veille, revint vers eux en trébuchant comme un ivrogne. Des blocs de rocher tombaient de la voûte de la grotte, et s'écrasaient ça et là. Un bloc se fracassa à l'endroit où Pascale dormait quelques instants plus tôt. Un autre tomba sur le sac à dos d'Elisabeth, faisant exploser une cartouche de gaz qu'il contenait. Un sourd grondement montait du sol, et résonnait dans la grotte. Pendant quelques instants, la confusion fut à son comble, chacun essayant de sortir de son duvet et de se mettre debout. Le sol tanguait violemment comme le pont d'un navire dans la tempête. Désarmés, accrochés les uns aux autres dans la pénombre, ils tentaient d'éviter les pierres qui tombaient, se protégeant instinctivement la tête de leurs bras.

Couvrant le vacarme et les cris, Paul hurla :

— Un tremblement de terre ! Roulez les duvets et mettez-les sur la tête.

Ils restèrent ainsi quelques minutes. Peu à peu, le grondement se calma, et le sol redevint immobile.

Encore effrayés, ils enfilèrent en hâte leurs habits et leurs chaussures. Ils remontèrent vers l'ouverture de la grotte, à la lumière, une dizaine de mètres plus haut. Une longue traînée de sang coulait sur le visage de Rémy. Pascale examina la plaie. Elle le rassura :

— Ça n'a pas l'air trop grave, C'est superficiel, mais les plaies du cuir chevelu saignent beaucoup. Mets ton mouchoir dessus.

Jacques, stupéfait, regardait les monts de l'Ardèche qui faisaient face.

— Là, regardez, le Soleil ... depuis le début... ça fait au moins dix

minutes ! Il n'a pas bougé !

Rémy, fronça les sourcils, ne comprenant pas.

— Comment ça ? Le Soleil est derrière nous, caché par la falaise .

— Oui, mais regarde la limite de la zone éclairée par le Soleil... Avant le tremblement de terre, elle était au même endroit !

Paul ramassa les jumelles tombées à terre. Il examina les villages qui se trouvaient au pied de la montagne, et plus loin dans la vallée.

— Des ruines ! Tout est en ruines ! Tout est détruit !

Le vent soufflait de l'Ouest, de plus en plus fort. Loin par dessus les sommets du Massif Central, une barre noire se formait, comme un front d'orage. Elle avançait sur eux. Ils se tournèrent vers le Nord, d'où semblait provenir un grondement qui s'enflait, devenait aussi puissant que celui du séisme quelques minutes auparavant. Une énorme vague dévalait sur toute la largeur de la vallée du Rhône, frappait les constructions, les ponts, la végétation, écrasait tout sur son passage. Le torrent d'eau noire s'enflait rapidement et se brisait sur les pentes, à leurs pieds. Paul, dans les jumelles, vit des hommes courir en direction de la montagne. Mais l'eau montait plus vite qu'eux : ils étaient rattrapés par le torrent boueux, et emportés. De nombreux débris flottaient à la surface de l'eau. Rémy désigna un objet de couleur blanche qui passait en tournoyant.

— Là ! On dirait un bateau !

Paul l'observa avec les jumelles, et s'exclama :

— C'est un bateau Mouche !

— Alors il ne peut venir que de Paris !

Jacques, fasciné, observait toujours la limite de l'ombre, sur les collines de l'Ardèche.

— Regardez ! Le Soleil se couche !

La limite de l'ombre remontait vers le sommet des pentes, comme si le Soleil se recouchait à l'Est. Le vent soufflait maintenant en tempête. La barre d'orage franchissait les crêtes, noire et menaçante comme un monstrueux rouleau, une vague déferlante de trois mille mètres de haut.

Avec un calme étonnant, Rémy commenta :

— Le ciel disparaît comme un livre qu'on roule.

Paul cria :

— Ne restons pas là ! Vite, dans la grotte !

Ils se précipitèrent vers le fond de la grotte, empoignant au passage le matériel qui leur tombait sous la main : sacs à dos, duvets, lampes. Ils se frayèrent un chemin, péniblement, sur un sol qui descendait en pente douce, parsemé de blocs éboulés. Ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres de l'entrée, et s'immobilisèrent sur une petite plate-forme, après avoir passé un resserrement, qu'ils durent franchir un à un en se courbant. N'ayant pas de matériel, ils ne purent pas s'aventurer sur la pente de glace qui s'enfonçait dans le noir à partir de là.

L'ouragan s'engouffra dans la grotte. La pression augmenta brutalement et tous portèrent instinctivement les mains à leurs oreilles en criant. Le vacarme était insoutenable. Des pierres, des vêtements, des casseroles et des objets hétéroclites roulaient sur la pente et venaient jusqu'à quelques mètres d'eux. L'air était obscurci par la poussière. Serrés les uns contre les autres, ils attendaient. Il était impossible de s'entendre, même en hurlant. Ils éteignirent la lampe pour économiser les piles et se serrèrent dans les duvets pour résister au froid.

Samedi 18 Juin 1994, 18 heures.

La tempête s'était déchaînée toute la journée. Elle s'était renforcée peu à peu, puis avait perdu progressivement sa force. Elle semblait s'éloigner maintenant car ils pouvaient se faire entendre les uns des autres en criant.

Jacques remonta vers l'ouverture de la grotte. Engourdis par le froid, hébétés, les autres suivirent. Au passage, ils ramassèrent quelques-unes de leurs affaires projetées çà et là. Une poussière grise flottait dans l'air et couvrait tout. Il était impossible de voir au-delà de quelques mètres avec la lampe. Ils arrivèrent sur le lieu du bivouac et s'approchèrent de l'ouverture de la grotte. Il faisait nuit à l'extérieur. La pluie tombait en grosses gouttes qui s'écrasaient sur le rocher et formaient de petites rigoles dans lesquelles coulait un liquide sombre. Jacques tendit ses mains pour recueillir un peu d'eau de pluie : lorsqu'il les ramena, elles contenaient aussi ce liquide noirâtre. Il le goutta, fit la grimace. Paul lui demanda :

- C'est de l'eau ?
- Oui, mais avec de la terre.

Catherine sanglotait, appuyée à la poitrine de Paul. Ce dernier demanda à Jacques.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi ce tremblement de terre a-t-il amené l'océan jusqu'ici ?

Jacques était embarrassé :

— Je ne sais pas. Puisque nous avons vu le Soleil repartir en arrière et se recoucher à l'Est, c'est que la rotation de la Terre s'est inversée. Comment ? Je n'arrive pas à comprendre. Ça défie toutes les lois de la mécanique.

Elisabeth intervint :

— Platon avait dit vrai ! D'après lui, ces événements se reproduisent régulièrement, séparés par plusieurs millénaires, et font périr un grand nombre d'hommes et d'animaux sur la planète.

Jacques approuva.

— J'ignore ce qui a pu se passer physiquement, mais il est possible que ce type d'événement se soit déjà produit dans le passé. Nous avons eu de la chance d'être ici.

Rémy enchaîna.

— Dieu nous a laissé la vie et a repris celle de nombreux hommes, dont certains étaient nos proches, notre famille, nos amis. Prions pour eux.

Ils restèrent plusieurs minutes silencieux et émus. Chacun d'eux réalisait que rien ne serait plus comme avant, et que leur vie allait devenir très difficile. Jacques rompit le silence :

— Je ne sais pas combien de temps ce phénomène va durer, mais il faut s'organiser pour survivre. Il faut d'abord retrouver l'eau, la nourriture, le réchaud, et bivouaquer ici. Descendre dans la vallée maintenant serait trop dangereux. Et je ne sais pas ce que nous y trouverions. Secouons nous ! Au travail !

Mardi 21 juin 1994.

En trois jours, le stock de nourriture monté pour le week-end s'était épuisé. A l'extérieur, l'obscurité était toujours aussi profonde. Il pleuvait toujours. Jacques et Rémy avaient toutefois poussé une reconnaissance, avec une lampe, vers les pentes qu'ils avaient gravies à la montée. Ils étaient arrivés, après deux heures de marche dans une boue noire et

collante, aux restes d'une bergerie. Par chance, ils avaient trouvé plusieurs moutons agonisants. Ils en avaient remonté chacun un jusqu'à la grotte et les avaient entreposés sur la glace. Ils savaient qu'il serait possible d'aller en chercher d'autres le lendemain : le problème de la nourriture était résolu pour quelques jours. Ils décidèrent aussi de récupérer les poutres du toit de la bergerie pour faire du feu et cuire la viande. La survie s'organisa, tant bien que mal, en mangeant les moutons cuits sur feu de bois, et en buvant l'eau de pluie filtrée.

Mardi 28 juin 1994.

Cela faisait maintenant dix jours qu'ils étaient arrivés dans cette grotte. A l'extérieur, la pluie. Ce n'étaient plus les grosses gouttes noires des premiers jours, mais une fine averse continue à peu près claire. L'obscurité s'était peu à peu transformée en une vague clarté qui, pendant les heures de jour, permettait de trouver son chemin sans lampe. La visibilité était maintenant de quelques centaines de mètres. Ils décidèrent de partir vers l'intérieur du Vercors. La situation des vallées orientées Nord-Sud, sur le plateau, avait peut-être favorisé la survie d'autres individus. Ils passèrent les crêtes par un col. Ils marchaient dans la boue, sur des sentiers défoncés par l'ouragan, des chemins à demi emportés, franchissant avec peine des torrents en crue. D'innombrables arbres abattus gênaient la progression. En chemin, ils trouvèrent des moutons, qui mangeaient les feuilles des arbres déracinés. Parmi eux, un bélier, aux longues cornes enroulées, semblait particulièrement agressif, grattant le sol du sabot. Après une brève poursuite qui ramena le sourire sur les visages, Paul et Rémy s'emparèrent de l'animal et l'attachèrent avec une corde; le tenant de part et d'autre, à distance respectueuse, ils reprirent leur avance. Les autres moutons suivirent. Ils atteignirent un village, Léoncel. Il ne restait plus une seule construction debout, plus âme qui vive. Ils purent s'abriter sous le toit en tôles d'une grange effondrée, et passer la nuit dans le foin.

Samedi 2 juillet 1994.

Ils avaient fouillé les ruines du village et refait leurs provisions avec des conserves trouvées dans les décombres d'une maison, puis avaient repris la route et traversé Vassieux et la Chapelle, qu'ils avaient trouvés dans le même état. Ils poursuivaient vers l'intérieur du plateau et Grenoble.

Arrivés à Villard-de-Lans, comme ils passaient devant les ruines d'un grand bâtiment, un chien se précipita sur eux en aboyant. Une voix s'éleva :

— Vodka ! Ici, Vodka !

L'homme était sorti d'un tas de décombres, et les regardait approcher. Une femme apparut bientôt derrière lui. Ils semblaient bien nourris et en bonne santé, mais dans les yeux se lisait une terreur indicible. Ils s'appelaient Marguerite et Antoine Martin. Antoine était agriculteur et Marguerite occupait un emploi de cuisinière dans une colonie de vacances. Ils s'étaient levés tôt le matin du drame, pour ranger dans la cave de la colonie un stock de nourriture pour des enfants qui devaient y séjourner. Le bâtiment s'était effondré sur eux. Ils avaient mis une semaine pour sortir en se frayant un chemin à travers les décombres. Fort heureusement ils avaient à manger et à boire. A l'extérieur, ils avaient retrouvé leur chien, affamé mais en bonne santé. Ils n'avaient pas vécu l'obscurité et la pluie noire des premiers jours. Aussi pensaient-ils qu'ils étaient les victimes d'un tremblement de terre plutôt ordinaire, comme ils en avaient vus à la télévision.

Marguerite demanda à Jacques :

— Mais comment se fait-il que nous n'ayons pas encore vu arriver les secours ? Qu'est-ce qu'ils font, à Paris ?

Jacques ne savait que lui répondre. Que les ruines de Paris étaient maintenant ensevelies sous quelques mètres de boue ? A quoi bon ? Il dit simplement :

— Nous allons nous organiser pour attendre les secours ici. Nous disposons d'un bon stock de nourriture. Nous pouvons facilement remonter une partie de ce bâtiment. Au boulot !

Lundi 16 septembre 1996.

Jacques marchait, lentement et régulièrement. Il repensait à tous les événements qui s'étaient déroulés depuis le cataclysme, un peu plus de deux ans auparavant. La pluie était tombée pendant près de trois semaines. Un mois plus tard, les nuages s'étaient dissipés, et le Soleil avait refait son apparition. Il tournait bien dans le même sens qu'avant le cataclysme, se levant à l'Est pour se coucher à l'Ouest, mais Jacques avait noté avec stupeur que son parcours dans le ciel n'était pas centré sur le Sud, tel que

la carte l'indiquait, mais s'était décalé de plusieurs degrés. De plus, il avait dû régler sa montre, un chronomètre certifié, et la retarder de cinq heures pour qu'elle suive le nouveau cours du Soleil, comme s'il avait fait un voyage en avion jusqu'à Boston. Il en avait conclu que la rétrogradation du Soleil constatée pendant le cataclysme avait dû n'être que passagère, mais avait entraîné une modification de la position des points cardinaux.

La survie s'était organisée tant bien que mal dans ce qui restait de Villard-de-Lans. Ils avaient exploré méthodiquement toutes les ruines du village, dégagant les corps pris sous les décombres. Ils avaient créé un cimetière, où ils les mettaient en terre, pour éviter les risques d'infection. Ils récupéraient dans chaque maison les conserves et les objets utiles, pour les entreposer dans les grandes caves de la colonie de vacances. Ils avaient trouvé dans les ruines des pierres équarries, du ciment, du bois de charpente, des tuiles, et avaient reconstruit un bâtiment. Ils avaient exploré tous les villages du plateau du Vercors. Le spectacle était le même partout et tous les habitants étaient morts. Ils avaient essayé de descendre à Grenoble, par Saint-Nizier, pour voir l'état des restes de la ville. Arrivés près de la ville, ils avaient dû s'arrêter, car le fond de la vallée était occupé par un marécage. On voyait seulement quelques pans de murs, et comme un dérisoire symbole planté au milieu de la boue, la tour Perret, que les eaux et l'ouragan avaient épargnée, alors que beaucoup demandaient sa démolition, avant le cataclysme, pour cause de vétusté !

La première année, ils avaient vécu en bonne partie sur les stocks de nourriture récupérés. Puis, grâce aux connaissances d'Antoine qui avait cultivé le sol dans cette région difficile et savait ce qu'il fallait planter, à quelle date et à quel endroit, ils avaient fait pousser des légumes et semé une pièce de blé. Les travaux agricoles étaient durs, car tout devait se faire à la main. Ils avaient eu quatre agneaux. Les moutons, qui avaient d'abord mangé le foin récupéré dans les granges effondrées, se nourrissaient maintenant de l'herbe qui repoussait par dessus la terre noirâtre laissée par les pluies.

Ils avaient décidé d'essayer de trouver d'autres groupes de survivants. Le samedi précédent, au petit matin, Rémy et Jacques étaient partis en expédition, pendant que les autres continuaient les travaux agricoles. Ils étaient descendus sous la plus orientale des Trois Pucelles, jusqu'à Seyssins, puis avaient longé le flanc du Vercors.

Dans le lit du Drac, au-dessous de Claix, se trouvait un morceau de béton de plus de dix mètres de haut, d'où sortaient encore les ferrailles d'armature. Les barrages s'étaient donc rompus lors du séisme, et la ville avait subi le choc des eaux venues de l'amont, avant d'être noyée quelques minutes plus tard par l'énorme flot boueux qu'ils avaient vu dans la vallée

du Rhône, et qui ne pouvait venir que de l'océan. Ils avaient marché vers le Sud, remontant jusqu'au Col du Fau sans voir âme qui vive. Puis ils s'étaient engagés dans le Trièves, en suivant la voie de chemin de fer, qui avait moins souffert que la route, à l'exception des ponts qui étaient effondrés. Ils marchaient depuis trois jours, sur les sentiers, les routes ou la voie de chemin de fer, sans avoir vu d'autres traces que celles de rares animaux, lorsqu'ils eurent un pincement de cœur, découvrant des traces de pas humains : un homme de grande taille, d'après la longueur des enjambées. Ils suivirent les traces sur plusieurs kilomètres. Alors qu'ils franchissaient le sommet d'une petite éminence, ils virent deux hommes qui labouraient, à une centaine de mètres devant eux. L'un guidait deux chevaux attelés et l'autre tenait fermement une charrue qui traçait son sillon. L'émotion leur fit monter des larmes aux yeux. Était-ce la vue d'autres hommes, ou la merveille technologique que constituait cet attelage ? Ils n'auraient pas su le dire. Ils allèrent à leur rencontre, et se présentèrent. Les deux laboureurs étaient aussi surpris et émus qu'eux. Ils abandonnèrent leur tâche, dételant leurs chevaux. Ensemble ils remontèrent vers la voie ferrée. Devant un tunnel, un enclos avait été aménagé. Quatre autres chevaux s'y trouvaient. L'entrée du tunnel avait été bouchée par un mur, d'où sortait un tuyau crachant de la fumée. Ils poussèrent des cris en arrivant. Deux autres hommes et quatre femmes sortirent du tunnel et se portèrent à leur rencontre.

Après s'être désaltérés, assis sur des chaises disparates, ils décrivirent la manière dont ils avaient survécu. Jacques et Rémy firent le récit de leur expédition et de leur survie à Villard-de-Lans. Les autres racontèrent leur aventure. Ils étaient partis à huit, quatre couples d'amis, pour effectuer un raid à cheval, de Grenoble à Sisteron. Au second jour du raid, ils avaient bivouaqué sous la tente, près de cet endroit. Le séisme les avait surpris avant leur lever. Ils s'étaient rapidement mis sur pieds. Les chevaux, affolés, avaient brisé la barrière du parc où ils avaient été enfermés pour la nuit, et avaient galopé vers l'entrée du tunnel, à peu de distance de là. Enfilant rapidement leurs vêtements et leurs chaussures, ils s'étaient lancés à leur poursuite. Le vent d'Ouest s'était levé. Les chevaux s'étaient rassemblés devant l'entrée du tunnel et semblaient frappés de folie, se cabrant et sautant en tous sens. Ils avaient vu arriver, derrière la crête du Vercors, l'énorme nuage noir de l'ouragan et avaient couru vers le tunnel pour se mettre à l'abri. Les chevaux, qui jusque-là n'avaient pas osé y pénétrer, les avaient suivis. Ils s'étaient enfoncés au plus profond du tunnel. La tempête battant la montagne d'Ouest en Est, et le tunnel étant orienté du Nord au Sud, ils avaient été relativement à l'abri, malgré quelques violents courants d'air, chargés de poussières et de débris.

Eux aussi étaient restés plusieurs jours dans l'obscurité. Puis ils étaient

sortis à quelques centaines de mètres du tunnel, pour rapporter des branches d'arbres dont les chevaux mangeaient les feuilles. Ils avaient abattu deux de leurs bêtes pour survivre. Lorsque la clarté était revenue, ils s'étaient aventurés jusqu'aux villages voisins, où ils avaient fouillé les décombres, à la recherche de nourriture. Ils avaient trouvé la camionnette d'un épicier ambulant, poussée par la tempête au fond d'un ravin. Les conserves leur avaient assuré quelques semaines de vivres. Ils avaient également trouvé du foin pour leurs chevaux dans les décombres de granges. Après deux ans de travail, ils avaient réussi à aménager le tunnel pour y vivre. Ils y stockaient tous les matériaux récupérés dans les ruines alentour. Leur découverte la plus utile avait été une vieille charrue, avec un attelage complet pour deux chevaux. Elle leur permettait aujourd'hui de cultiver suffisamment de surface pour manger sans recourir à la nourriture récupérée, qui commençait à être rare. L'une des femmes attendait un enfant, qui devait naître deux mois plus tard. Une autre pensait en attendre un aussi. L'un des hommes, celui qui conduisait les chevaux lors de leur rencontre, était médecin. Il leur montra avec fierté le carré dans lequel il cultivait des plantes médicinales, près du tunnel. Comme Jacques s'étonnait qu'un médecin sache reconnaître ces plantes, les transplanter et les cultiver, il leur avoua avec un peu de honte qu'il avait retrouvé le livre de la chanteuse Rira Zakaï dans une maison effondrée, et que c'est grâce à cela qu'il avait pu recommencer à exercer son art. Plus tard, ils avaient poussé une reconnaissance vers le bourg voisin. En fouillant la pharmacie, il avait mis la main sur le stock de médicaments et sur des livres de botanique. Il avait décidé de continuer à utiliser les plantes, car la plupart des médicaments seraient bientôt périmés.

Jacques et Rémy étaient repartis pour le Vercors, les sacs à dos remplis de nourriture par leurs nouveaux amis. Ils avaient contourné les falaises par le Sud, par les cols de Menée et du Rousset. Ils n'avaient rencontré aucun être vivant dans tout ce voyage. On voyait toutefois des traces de lièvres, renards ou blaireaux. Tous ces animaux, pensaient-ils, devaient être dans leurs terriers au moment de la catastrophe, et cela les avait sauvés.

Revenus au sein de leur groupe, et après une longue discussion avec Antoine et Marguerite, qui eurent du mal à se décider à quitter leur sol natal, ils décidèrent d'émigrer vers le Trièves, à deux journées de marche de là, pour rejoindre les autres survivants, afin de joindre leurs forces aux leurs et de mieux s'organiser. Les tunnels de la voie de chemin de fer permettaient d'autre part de disposer d'abris sûrs, faciles à aménager. Ils avaient donc fait plusieurs voyages entre Villard-de-Lans et le Trièves, utilisant les chevaux pour porter le matériel de récupération le plus précieux, abandonnant le reste. Ils avaient emmené leurs moutons et leur récolte de blé de l'année. Ils étaient donc seize adultes maintenant. Des

enfants viendraient bientôt. La vie pouvait s'organiser. Jacques jeta un dernier regard derrière lui en franchissant le Col de Menée, tenant par la bride le cheval qui portait le dernier chargement de matériel. Il pensait aux pionniers qui franchissaient les montagnes pour coloniser l'Ouest du continent américain, ou à tous ceux qui s'étaient trouvés dans la même situation au cours de l'histoire ou de la préhistoire. En fait, ils avaient de la chance : ils avaient survécu, ils avaient trouvé des stocks de nourriture, ils avaient des animaux domestiques, ils pouvaient cultiver la terre. Sans cela, ils auraient été réduits à chasser avec des silex taillés et des arcs.

Mercredi 12 mai 1999.

Leur village comptait maintenant vingt-trois habitants : les quatorze adultes de l'origine, leurs huit enfants, et un agriculteur qui avait survécu, dans l'étable voûtée d'une ferme de montagne, avec cinq vaches et un taureau. Ils n'avaient donc plus d'inquiétude pour la viande et le lait.

Jacques avait cinquante ans. Il avait épousé Pascale, devant la communauté qui avait fêté l'événement. Rémy avait fait de même avec Elisabeth. Il avait bien fallu innover un peu pour qu'un prêtre puisse célébrer son propre mariage mais, comme il l'avait dit, la Bible fournit des exemples de cas difficiles où il faut savoir renoncer à certaines conventions. Paul, qui avait travaillé autrefois chez Bouirpes, un fameux constructeur, avait pris en main l'aménagement des routes et des ponts des environs. Il avait fêté à sa manière le mariage de ses amis en transportant un énorme bloc de rocher de plus de cent tonnes et en le dressant au milieu de leur village. Jacques et Rémy, ébahis, l'avaient vu accomplir cette tâche avec quelques assistants, employant des machines de sa conception réalisées avec des troncs d'arbre et des cordes. Paul s'était d'ailleurs promis d'enseigner les principes de la mécanique aux enfants de la communauté en leur apprenant à déplacer et à ériger de tels blocs.

Ils avaient trouvé plusieurs tracteurs du même modèle, ainsi que l'atelier du concessionnaire local. En cannibalisant, comme disait Jacques, ils avaient réussi à remonter un tracteur en état de marche. Dans plusieurs maisons effondrées, ils avaient trouvé des chaudières à mazout. Suivant les tuyaux d'alimentation ils avaient retrouvé les citernes. Ils avaient ainsi pu se constituer une exploitation agricole d'un rendement largement supérieur à ce qu'ils faisaient avec les chevaux, sans parler de la période où ils devaient cultiver à la main. Ils évaluaient à vingt ans les réserves de combustible pour le tracteur. Que feraient-ils après ? Les chevaux seraient

morts à ce moment là, et comme il n'y avait pas d'étalon, ils ne pouvaient pas faire pouliner les trois juments. Il n'y avait que deux solutions possibles. Soit ils organisaient des expéditions de plus en plus lointaines, pour ramener du mazout, mais les routes étant impraticables pour le tracteur, cela demandait des efforts importants de transport à dos d'homme ou sur les chevaux. Soit ils partaient à la recherche d'un autre groupe qui aurait un étalon. Ils hésitaient sur la région à explorer : la Savoie et la Suisse, ou les Alpes du Sud ; la première alternative semblait plus prometteuse car les Suisses disposaient de nombreux abris antiatomiques et on pouvait s'attendre à trouver des survivants ; avec un peu de chance, peut-être les militaires de ce pays avaient-ils eu la bonne idée de mettre à l'abri des chevaux dans les tunnels creusés pour leurs avions... C'était loin, et l'expédition pouvait être dangereuse.

Jacques commençait à craindre que l'épuisement des ressources en outils et en combustible, la mort des animaux de trait, n'obligent la communauté à revenir au travail de la terre à la main. Si c'était le cas, à quoi servirait d'enseigner aux enfants la littérature, les arts, les sciences ? Ne valait-il pas mieux leur donner seulement les notions indispensables d'agriculture ? Et même si leurs enfants étaient instruits, jugeraient-ils utile de perpétuer cet enseignement à leurs propres enfants ? Jacques calculait que, si le nombre d'individus de la communauté doublait tous les trente ans, en supposant que chaque femme ait en moyenne cinq enfants, il faudrait presque deux siècles pour que le nombre total atteigne mille individus, trois siècles pour dix mille individus. N'était-il pas évident qu'il fallait arriver à un seuil quantitatif de cet ordre là pour dégager des travaux agricoles un nombre d'hommes suffisant pour extraire des métaux, les travailler, faire des outils et des machines ? Leurs enfants ou petits enfants n'étaient-ils pas condamnés à redevenir des chasseurs-cueilleurs ? Des magdaléniens, sans rennes et sans mammouths ?

Jacques et Bruno, l'un des survivants du tunnel, étaient occupés depuis la veille à déblayer les ruines d'un bâtiment, entassant soigneusement les pierres récupérables en un tas régulier. C'était une grosse ferme de la fin du dix neuvième siècle, qui avait manifestement été restaurée peu de temps avant le cataclysme. Jacques avait lu un jour, dans un journal retrouvé dans une maison ruinée, qu'un observatoire avait été construit à Saint-Michel-sur-Ebron, dans le Trièves, par un amateur qui consacrait ses loisirs à la recherche d'une hypothétique planète au-delà de Pluton. L'observatoire, selon les dires du journal, contenait un télescope abrité par une coupole métallique. Jacques avait aussitôt cherché ce bâtiment, pensant que le télescope était peut-être intact, ou réparable. Ils avaient vite trouvé la coupole, qui dépassait des ruines de la ferme. Après deux jours de travail, ils purent la dégager et y pénétrer. A l'intérieur, se trouvait un magnifique

télescope Schmidt-Cassegrain de 400 mm, sur une monture motorisée en ascension droite et déclinaison, avec un afficheur numérique de coordonnées. La chute de dalle d'étage qui le supportait avait dû être amortie par les matériaux qui s'étaient effondrés en dessous, car le télescope et sa monture étaient intacts. Jacques était certain de pouvoir remettre en service l'instrument, d'autant plus facilement que le contrôleur des moteurs était alimenté par une batterie. Il exultait. Depuis le cataclysme, il s'était rendu compte que la latitude du lieu où ils se trouvaient avait changé, ainsi que l'orientation du Nord. Enfin, sa montre prenait quatre minutes d'avance par mois. Il voulait observer les astres pour déterminer quels changements avaient pu se produire dans la rotation de la Terre et dans son orbite.

Après avoir démonté le télescope, ils continuèrent à fouiller. En effet, Jacques supposait que l'astronome avait des catalogues d'étoiles. Pour les éphémérides et les calculs, il y avait la calculatrice de Catherine, qu'il avait réussi à brancher sur une batterie de tracteur, grâce à un adaptateur bricolé par Rémy avec des composants récupérés sur une station électronique du réseau de prévision des séismes mis en place par un célèbre vulcanologue. Ils atteignirent la bibliothèque de l'astronome, qui avait été heureusement protégée de l'humidité. Jacques récupéra tous les livres, reconnaissant nombre d'entre eux avec une satisfaction intense. Il y avait aussi un ouvrage curieux, avec une couverture cartonnée rouge, daté du 20 mai 1989. L'auteur était le propriétaire de l'observatoire. Le nom était en effet celui que l'article du journal avait cité : Didier Michel. Le titre était :

“Essai sur les causes et les conséquences des cataclysmes naturels auxquels est soumise périodiquement la planète Terre.”

A côté, se trouvait un classeur rempli de notes, de schémas, de courriers; on y trouvait aussi une photocopie de l'article qui avait appris à Jacques l'existence de l'observatoire. Jacques feuilleta rapidement le dossier relié, puis le classeur. Il sortit à la lumière, et s'assit pour les lire, alors que son compagnon rentrait pour s'occuper des chevaux. Il n'en croyait pas ses yeux. Didier Michel avait tout prévu, tout écrit. Les événements qu'ils avaient vécus cinq ans plus tôt étaient expliqués, leurs conséquences décrites. Deux heures plus tard, Jacques, abasourdi, avait fini sa lecture. Il se demandait s'il devait mettre les autres au courant. Fallait-il leur dire que des hommes, des savants et des responsables, avaient su ce qui allait se passer et n'avaient rien fait ? Leur donner toutes les explications sur les mécanismes du cataclysme ? Les documents, en effet, ne laissaient aucun doute sur la réaction qu'avait provoquée ce livre en 1989 et 1990, sur les raisons qui avaient amené le rejet des idées de Didier Michel. Il décida de les faire lire à Rémy et de discuter avec lui de la conduite à suivre.